

Une histoire

Rémy Gourvennec

Je m'appelle...

Mais mon nom ne vous dira pas grand-chose. Bien sûr au moment le plus tragique de cette histoire les journaux en ont parlé mais il y a bien longtemps que le soufflé est retombé et s'il vous en reste un vague souvenir, ce ne sera pas de moi. D'ailleurs je n'ai rien fait pour me mettre en avant, ce n'est pas dans ma nature. Et il n'y avait ni viol ni sang, ou si peu, dans cette affaire. Rien de bien marquant. Rien qui puisse retenir la foule des reporters. En dehors de la presse locale, je veux dire. Et celle-là, elle ne s'est pas privée pour inventer de sales histoires.

Non, mon nom n'a pas d'importance. Il vous suffira de savoir que je suis né ici et que j'y ai toujours vécu. Sans jamais embêter personne, ce n'est pas dans ma manière, je vous l'ai déjà dit. J'aurais pu, vous savez. Je n'ai pas mes yeux dans ma poche et quand on fait un métier comme le mien, on finit toujours par apprendre des choses par-ci par-là. Des choses que les gens préfèrent garder pour eux. Alors moi, je fais comme si je n'avais rien vu et c'est marre. Mais vous en trouverez toujours pour croire que je colporte des racontars derrière leur dos ; quand ce n'est pas pire. Les gens, ça n'a pas de reconnaissance. Surtout du côté des Malleux.

Quand je dis que j'ai toujours vécu ici, ce n'est pas tout à fait vrai : je suis allé un jour jusqu'à Saint-Andremont pour le conseil de révision. Trois jours, en fait, à se faire ausculter sous toutes les coutures par des types moitié blouse blanche, moitié kaki. Et que je te demande ci, et que je te demande ça, et si j'appuie là, est-ce que ça vous fait mal ? Ils n'ont donc rien d'autre à faire ces paroissiens-là ? Y m'ont pas pris finalement, rapport à quelque chose qu'ils m'ont trouvé dans la tête et qui ne serait pas bien comme il faut. Mais je n'ai pas tout compris sur le moment. Un gars que les autres appelaient le major a fini par me traiter d'inapte et je ne sais pas ce qui m'a retenu de lui remettre sa petite gueule à l'endroit quand un copain m'a expliqué ce que cela voulait dire. Inapte ? Moi ? Il ne s'était pas regardé. Je l'ai envoyé au diable, vous pouvez me croire. Peut-être même à tous les diables, tellement j'étais en pétard. Quand je suis revenu au pays, je crois bien que mes parents en seraient morts de honte s'ils avaient encore été là. Mais il y avait belle lurette que j'étais orphelin. Alors ce sont les autres gars qui se sont moqués. Et les filles — cela fait plus mal quand ce sont les filles. Et tous les autres aussi. Je me souviens que c'est vers cette époque qu'ils ont commencé à me regarder bizarrement comme si je n'étais plus propre et net. Un gars costaud qui est refusé par l'armée, cela cache forcément quelque chose : des menteries et des manigances, pour sûr. Mais d'un autre côté, ils ne voyaient pas bien comment un pauvre gars comme j'étais aurait pu user de relations qu'il n'avait jamais eues. De là à penser que vous êtes un peu jeteur de sort, il n'y a pas à forcer beaucoup. Et voilà comment en quittant le village pour trois jours, je suis revenu avec une odeur de soufre qui ne m'a plus quittée.

Il faut dire que c'est dans mon caractère de laisser dire. Je n'ai pas les talents de Monsieur le Maire pour expliquer les choses : quand il a parlé cinq minutes, même les plus simples finissent par devenir tellement compliquées que vous ne savez plus pourquoi vous êtes venu le voir et vous repartez content, forcément. En ayant l'impression d'être plus instruit. Moi, je serais plutôt un taiseux. Sauf peut-être quand j'ai un peu bu. Et Monsieur le Maire prétend que c'est pour cela que les gens prennent un air méfiant quand ils me croisent. Il a sans doute raison. Monsieur le Maire a toujours raison, finalement. Même si je ne suis pas toujours d'accord avec lui, mais c'est mon affaire. Et puis c'est le seul qui me parle de temps en temps. Cela force le respect.

Bref, ma seule consolation dans cette histoire, c'est que j'ai appris un peu plus tard par des jeunes conscrits que le major était devenu cinglé et qu'on avait dû l'interner. Bien fait pour lui !

C'était la première fois.

Le chien m'a surpris par derrière. D'habitude il ne se privait pas d'aboyer furieusement bien avant mon passage, tous crocs dehors, la bave voletant autour de ses babines retroussées. Je ne faisais rien pour le calmer, faut dire, et quelquefois, quand j'étais sûr que personne ne regardait, il m'arrivait de le provoquer, ce qui le mettait dans une rage folle mais tellement impuissante derrière le grillage de sa prison. J'avais parfois l'impression que cet imbécile en avait l'intuition, ce qui augmentait mon plaisir de voir sa frustration et la conscience de son inutilité. Cette fois pourtant je ne l'avais pas entendu venir et il m'a saisi le mollet avant que j'aie pu faire quoi que ce soit. En me retournant j'ai bien essayé de lui envoyer un coup de pied dans le flanc mais cette saloperie a esquivé le coup qu'elle sentait venir et je n'ai pu que lui effleurer l'arrière-train, tout en pestant comme un malade. J'ai tenté de le poursuivre mais il a couru se réfugier dans le jardin de l'Angèle. Celle-là n'a pas fait semblant de venir voir ce qui se passait et la maison est restée pendant tout ce temps aussi accueillante qu'une porte de prison. Mais je n'étais pas dupe : l'Angèle guettait sûrement derrière un rideau, la garce. J'ai noué mon mouchoir autour de la blessure et dans l'élan de rage qui m'a submergé, j'ai maudit la bestiole de toutes mes forces et, croyez-moi, j'y ai mis du cœur.

Le lendemain, en allant chercher mon tabac chez Riton, j'ai entendu dire qu'après avoir hurlé pendant des heures, le chien avait fini par devenir fou furieux. Il essayait de mordre tout son monde. Il a fallu l'abattre au matin. Bon débarras !

C'était la deuxième fois.

Deux jours plus tard, alors que je descendais la ruelle qui passe derrière le presbytère pour me rendre à la boulangerie qui est juste en bas de la Place du Commerce, je suis tombé sur la Mauricette que je n'avais pas vue depuis un bail. Il y avait une bonne raison à cela : je faisais de mon mieux pour l'éviter. J'étais un peu juste ces derniers temps et je lui devais deux mois de loyer. J'avais bien l'intention d'arranger les choses au plus tôt, mais la conjoncture n'étant pas favorable je préférais faire

un détour pour descendre vers la boulangerie, en attendant que mes affaires s'arrangent. Selon toute apparence la Mauricette avait aussi décidé de faire un détour ce jour-là. Les choses ne se sont pas bien passées. En tout cas pas comme je l'aurais souhaité. Elle n'était pas à prendre avec des pincettes la Mauricette, ce qui lui arrive plus souvent qu'à son tour et le ton a rapidement monté quand elle a fait la sourde oreille à tous mes arguments. Pourtant j'étais de bonne foi, vous pouvez me croire, mais elle ne voyait que son loyer par-ci, son loyer par-là, comme si son salut en dépendait. J'ai eu beau lui expliquer que ce n'était qu'une question de semaines et même de jours – qui sait ? – elle restait campée sur ses grands chevaux en me traitant de bon à rien. Si bien que j'ai fini par l'envoyer au diable et l'avouer aux hégémonies comme dirait Monsieur le Maire, tout en filant, pas plus fier que cela, vers la Place du Commerce.

Le lendemain j'ai appris qu'elle avait eu des ennuis de santé. Et des sérieux. Elle est sortie toute nue dans la rue et ça a fait un effet bizarre à tous ceux qui l'ont vue. Elle criait comme une truie qu'on égorge, mais personne ne comprenait ce qu'elle racontait. Il y a des moments comme cela où on se demande dans quel monde on vit. Elle a couru vers la Dourine et personne n'a pu la rattraper tellement elle courait vite. Il faut dire que personne n'avait vraiment envie de ramasser une beigne, une morsure ou un coup de griffe : elle était hystérique.

C'est le garde champêtre qui a fini par la maîtriser alors qu'elle était à califourchon sur la rambarde du pont. Dix secondes plus tard et elle aurait nagé dans la Dourine. Enfin, façon de parler, car dans son état je ne crois pas qu'elle aurait été en mesure d'aller bien loin, surtout que la Dourine était à moitié gelée. Elle aurait plutôt été adrocutée, comme disent les journaux, ce qui n'est pas forcément une mauvaise fin, quand on y réfléchit. Elle a été transportée chez les sœurs de Notre-Dame-de-la-Repentance et il faut croire qu'elle s'y plaît car elle n'en est jamais ressortie.

Comme vous pensez, cela arrangeait bien mes affaires et entre nous je peux bien avouer que j'ai eu du mal à la plaindre après toute l'ignominie dont elle m'avait abreuvé la veille. Enfin, je ne souhaite le malheur de personne.

C'était la troisième fois.

Et c'est seulement à ce moment-là que j'ai commencé à y prêter attention. Pas tout de suite d'ailleurs, mais quelque chose m'avait comme qui dirait interpellé. Je n'ai pas l'habitude des choses qui sortent de l'ordinaire, tous ces trucs d'intellectuels qui t'expliquent un tas de choses avec des mots que tu comprends même pas la moitié. Un peu comme Monsieur le Maire, mais lui, c'est différent, parce qu'il est maire, justement.

Cela m'est venu petit à petit, sans s'imposer, pendant que je réfléchissais en travaillant. Cela m'arrive à l'occasion, surtout quand quelque chose me turlupine et que je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Le plus compliqué, c'est de remettre les choses dans l'ordre. Après c'est comme si tout s'emboîtait tout seul et ça fait plaisir de voir qu'on n'est pas plus bête qu'un autre : il suffit simplement de se donner le temps... Je ne vais pas entrer dans les détails, mais ce jour-là justement, tout s'est emboîté. En additionnant deux et deux, j'ai fini par entrevoir une évidence et des perspectives qui m'ont fait un peu froid dans le dos au début, je ne vous le cache pas. Non que je fusse très affecté par ce qui arrivait. Après tout, je crois l'avoir déjà dit, je ne me mêle pas des affaires des autres et ils me sont aussi indifférents que je le suis pour eux. Mais tout de même, cela fait drôle quand ça vous tombe dessus et que vous n'êtes pas préparé. Même si, après tout, je n'étais sûr de rien. Pour en avoir le cœur net il aurait fallu... Mais j'ai rejeté l'idée aussitôt. Cela n'aurait pas été bien sympathique.

Et pourtant je n'allais pas tarder à l'avoir, ce cœur net.

J'étais descendu chez Eugène comme je fais quelquefois quand j'ai un coup de blues. Le blues, vous ne savez peut-être pas ce que c'est : c'est quand quelque chose vous tourne dans la tête mais pas vraiment agréable et que vous ne savez pas comment la faire sortir, alors ça vous ronge le dedans et vous vous sentez bizarre, comme pas bien en accord avec le monde. En fait, ce n'est pas exactement ça, mais j'essaie de vous expliquer. Bref, j'avais commandé une anisette. Puis une autre. Et une autre encore. L'anisette, ça soigne bien le blues. À la dixième, Eugène a voulu me sortir la remarque classique : « Tu devrais pas boire tant ». Je l'ai ignoré, pourtant dans le fond cela m'a bien énervé un peu tout de même, mais comme j'ai pris sur moi de ne rien lui répondre, j'ai bien vu que cela l'a énervé à son tour de penser qu'il parlait pour ne rien

dire. Bref, l'ambiance est devenue assez électrique. Finalement je suis parti après la quinzième dans un état d'excitation qui devait autant au patron qu'à l'anisette.

Je suis descendu jusqu'aux Malleux dans une humeur plus que remontée. C'est vrai : je n'embête personne, je ne vois pas pourquoi on me cherche. Ça fout les boules à la fin. Quand je suis passé devant Mado, elle a dû remarquer que mon état était approximatif et elle n'a pas trouvé mieux que de faire des réflexions déplacées sur les piliers de bar qui ne méritent pas le salaire qu'ils dépensent inutilement quand il y a tant d'honnêtes gens qui ont du mal à boucler les fins de mois. Ou quelque chose du même tonneau. Ça m'a pas plu plus que ça et j'y ai répondu du tac au tac. On a beau être un peu éméché, on n'a pas à se faire traiter par des mijaurées, incapables de gérer leur ménage par-dessus le marché. Je le lui ai dit entre parenthèses et ça a fini par tourner vinaigre. J'avais réussi à garder mon sang-froid chez Eugène, mais là c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Les vannes ont lâché et pendant une bonne minute je l'ai maudite autant que faire se peut et promise aux feux de l'enfer, elle et toutes ses semblables, pour faire bonne mesure. Elle a été tellement estomaquée par ma réaction qu'elle en est restée sans voix. Je n'étais pas peu fier, car des commères comme celle-là, à la langue bien pendue et bien fourchue, il n'y en a pas des masses dans le village ou alentour et lui river son clou représentait un exploit dont bien peu peuvent se vanter, à part peut-être Monsieur le Maire.

Le lendemain, les esprits plus clairs, je descendais la rue quand j'ai vu le toubib sortir de chez elle, l'air d'un gars préoccupé et passablement fatigué. Mine de rien j'ai fait l'intéressé et il ne s'est pas privé de trahir le secret professionnel. De fait ce n'était plus un secret car tous les lève-tôt du village étaient déjà au courant : la Mado avait pété les plombs dans la soirée et s'était mise à grimper aux rideaux en prétendant voir des hordes de rats bleus dans son salon. Quand son épave de mari a voulu la calmer, elle l'a confondu avec Belzébuth et lui a planté un couteau de cuisine dans le bras. Ce sont les voisins qui ont appelé le toubib et ensemble ils ont réussi à la maîtriser assez longtemps pour qu'il puisse lui injecter un sédatif. Dans son sommeil elle n'a pas arrêté de s'agiter en hurlant des blasphèmes. L'ambulance devrait arriver bientôt. Enfin,

quand je dis l'ambulance, je devrais plutôt dire les ambulances. Car dans le même temps, le toubib avait été appelé dans plusieurs maisons du village pour soigner les mêmes troubles : toutes les commères patentées avaient déjanté au cours de la nuit. L'une s'est mise à tourner autour de la table de la cuisine parce qu'une autruche voulait lui sucer le foie. Une autre sautait sans arrêt d'un pied sur l'autre pour éviter les trous qui se formaient dans le plancher et elle refusait de se laisser toucher par son mari parce qu'il avait des poils roux dans les yeux. Une autre se balançait sur une chaise en répétant que le pape avait un nœud dans l'estomac et que cela le gênait pour faire la roue, puis elle éclatait en sanglots avant de reprendre inlassablement sa litanie en faisant des signes de croix à l'envers. Une autre encore sentait pousser des plumes dans son vagin et elle tentait de les arracher avec une passoire, ce qui était manifestement mauvais pour sa santé.

Le toubib secoua la tête en soupirant qu'il n'y comprenait rien. Quand j'ai laissé échapper que cela ne m'étonnait pas, il m'a regardé d'un air bizarre et j'ai vite fait de reprendre mon chemin pour éviter d'avoir à entrer dans des explications que de toutes façons il n'aurait pas pigées. En tout cas, l'expérience était concluante.

À partir de là les choses se sont accélérées. On a vu débarquer de Saint Andremont les gendarmes, les journalistes et une escouade de médecins aliénistes qui nous ont fait passer toute une batterie de tests. Cela m'a rappelé le conseil de révision : ils avaient l'air aussi incompetent que le major. C'est à la suite de ce chambardement que vous avez dû entendre parler de l'affaire, si toutefois vous en avez entendu parler. Les journalistes étaient comme des guêpes autour d'un pot de miel : ça virevoltait partout. J'ai toujours refusé de répondre à ces fouineurs. Quand tout va bien on ne les voit pas et dès que quelque chose va de travers, ils sont là à vous tourner autour pire que des mouches. J'ai bien failli en maudire un ou deux, mais je me suis retenu à temps. Par contre avec les gendarmes, on est bien obligé de répondre, mais on n'est pas non plus tenu de faire de l'excès de zèle. Alors, je me suis cantonné au registre du gars qui n'a rien vu, rien entendu et cela a fait l'affaire. Je n'allais tout de même pas leur parler de mes petites différences de vue avec les victimes. Les médecins de l'Assistance ont fini par rendre leurs conclusions : la population aurait mangé du pain frelaté, pétri avec de la farine farcie

d'ergot de seigle. Il paraît que cela rend maboul. Ce n'est pas moi qui vais les démentir. J'ai autre chose à faire.

La seule chose qui m'embête dans cette histoire, c'est que Monsieur le Maire à son tour a fini par additionner deux et deux. Dommage, je l'aimais bien, Monsieur le Maire. Et, je le dis sans forfanterie, cela me faisait mal d'avoir à me mettre en colère contre lui. Mais finalement cela n'a pas été trop difficile quand il est venu m'annoncer qu'il avait de forts soupçons et qu'il avait décidé de les confier aux gendarmes. Tout en me faisant la morale il essayait de me tirer les vers du nez pour savoir comment je m'y étais pris. Tant d'hypocrisie chez un homme en qui j'avais toute confiance et auquel je témoignais un profond respect, cela m'a vraiment indisposé et je n'ai pas tardé à voir rouge. Vous commencez à me connaître. Le lendemain, l'ambulance est venue le chercher à son tour : il avait tenté d'égorger sa femme qu'il prenait pour une araignée géante. Pauvre gars.

Mais je vois que vous aussi avez fini par additionner deux et deux. Je commençais pourtant à vous trouver sympathique. Vous feriez bien de tourner la page bien vite avant qu'il ne vous arrive quelque chose.





DR

Rémy Gourvenec

est né à Rennes en 1954. Après avoir occupé en 1981 et 1982 un poste de technicien CNRS au laboratoire de Paléontologie et de Stratigraphie du Paléozoïque à Brest, il intègre le cadre

des chercheurs en octobre 1982 en tant qu'attaché de recherche au CNRS.

Reprenant ses travaux sur les Spiriferidés siluro-dévonien d'Europe occidentale, il soutient, en 1987, une thèse de doctorat d'état sur « Les brachiopodes Spiriferida du Dévonien inférieur du massif Armoricaïn ».

Actuellement chargé de recherche au CNRS à l'UBO (Université de Bretagne occidentale), ses chantiers les plus significatifs, concernent, outre le Massif armoricaïn, l'Espagne, le Portugal, l'Afrique du Nord et la Nouvelle-Ecosse.